

Sophie Avon

Une femme remarquable

roman



M E R C U R E D E F R A N C E

DE LA MÊME AUTEURE

LE SILENCE DE GABRIELLE, Arléa, 1988

HORS LES MURS, Arléa, 1990

LES HAUTS-FONDS, Gallimard, 1993

LATIFUNDO, Denoël, 1997

LA LUMIÈRE DE NECKLAND, Denoël, 1999

LA BIBLIOTHÉCAIRE, Arléa, 2006

CE QUE DIT LILI, Arléa, 2007

LES BELLES ANNÉES, Mercure de France, 2010

LES AMOUREUX, Mercure de France, 2012

DIRE ADIEU, Mercure de France, 2014

LE VENT SE LÈVE, Mercure de France, 2016

LA PETITE FAMILLE, Mercure de France, 2018

UNE FEMME REMARQUABLE

Sophie Avon

UNE FEMME
REMARQUABLE

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

Pour Henri, Marcel et Robert

Et pour Frankie

*Quel pur travail de fins éclairs consume
Maint diamant d'imperceptible écume,
Et quelle paix semble se concevoir!*

PAUL VALÉRY,
Le cimetière marin

*Quand mon cœur souffrait, il commençait à
vivre*

ISABELLE EBERHARDT,
Dans l'ombre chaude de l'Islam

Première partie

L'HIVER

(1937)

UN VOYAGE EN PROVENCE

Longtemps, je me suis inventé une autre vie. Rêvant le soir d'une existence dont je savais qu'elle ne ressemblait pas à ce que serait mon avenir, mais où s'incarrait, en tout point, l'adulte que j'avais envie d'être. J'imaginai un conjoint, nos disputes, des enfants. Une maison, des sorties, des baisers, un quotidien de feuilleton sentimental. J'avais huit ou neuf ans, et ce refuge fictif était si ordinaire que je me demande aujourd'hui le plaisir que je pouvais y trouver. Mes rêveries se sont transformées en grandissant, elles sont devenues plus raffinées. Pas de progéniture, plus de parents, encore moins de grands-parents. Un couple seulement. De la passion et des cris. J'étais loin de penser qu'un jour, je plongerais dans ma généalogie. J'ai pourtant fini par remonter le courant que je croyais dédaigner. Non pour connaître mes racines mais pour découvrir cette femme dont je n'avais jamais vu la moindre photo dans les albums de mon père alors qu'elle était sa mère.

Et puis je suis tombée sur un film de mon grand-père paternel, Marius. Je l'avais sans doute déjà vu mais je n'en

avais aucun souvenir. Encore jeune, Marius avait filmé les siens, les paysages qu'il aimait, plusieurs petites séquences des années trente et quarante dont l'une s'appelait « Un voyage en Provence ». Longtemps après sa mort, en 1980, un monteur professionnel avait transféré la pellicule sur un support plus moderne, et ajouté un fond musical composé de vieux standards. Parmi lesquels le fameux ragtime de Scott Joplin, « *The Entertainer* ».

C'est sur cette mélodie que je découvre ma grand-mère. Mon père nous en a si souvent parlé, à mon frère et à moi, que nous avons grandi avec l'idée qu'elle était une femme hors du commun. Sa disparition prématurée a ajouté au caractère exceptionnel de sa destinée. Elle est morte d'un cancer à cinquante-quatre ans. Le chagrin était venu à bout de sa santé, disait-on. Dix-sept ans avant, elle avait enduré le deuil de sa petite fille de cinq ans, Simone. On parlait aussi de piqûres qu'elle avait reçues dans le ventre à la suite d'une simple caresse à un chien suspecté d'avoir la rage. Du choc que cela avait pu produire. À part ça, je ne savais rien d'elle. Elle n'était pour moi qu'une figure de la mythologie familiale entretenue par des phrases qui avaient marqué mon enfance. « Pour revoir ma mère, ne serait-ce qu'une seconde, je mangerais de la terre », disait mon père quand mon frère et moi calions devant notre assiette.

Sur le film de mon grand-père, elle a un peu plus de trente ans et paraît juvénile. Il faut faire vite pour entrevoir combien elle est charmante : elle recule, sourit, se cache derrière les arbres, rebrousse chemin, laisse sa petite fille aller devant. Simone se dandine du haut de ses trois ou

quatre ans, mais va résolument jusqu'à son père qui la regarde à travers son objectif. Nous sommes en 1935 ou 1936. Le cinéma est né il y a environ quatre décennies, le parlant existe depuis presque dix ans. Le film de Marius demeure muet. Derrière sa caméra, mon grand-père n'en finit pas de suivre Simone qui marche vite, court même. Elle a une coupe à la mode, frange courte, oreilles recouvertes, une robe blanche qui lui descend aux genoux et des godillots minuscules. Elle farfouille dans les massifs de fleurs, indifférente aux adultes qui l'entourent, lorgnant parfois vers son père qui l'incite à bouger, va et vient tandis que sa mère, éclipsée, farouche, échappe au cadre. Œuvre d'amateur peut-être, encore faut-il qu'il y ait quelque chose à voir. Ne serait-ce qu'arracher une fleur pour la rapporter d'où elle vient.

La voici de nouveau, un an après, pas bien grande encore mais sachant ce qu'elle veut. Elle est auprès de son frère, Henri, son aîné de six ans. Il s'agenouille auprès d'elle. Il voudrait qu'elle exhibe son minois et chante. Il l'embrasse pour l'encourager. Elle se met à chantonner. Il lui souffle les paroles. Elle connaît une bonne partie du répertoire de Tino Rossi dont elle reprend les paroles pour le plaisir des grands. On voit les lèvres qui remuent, la gorge qui enfle légèrement. On voit la satisfaction de son frère qui regarde la caméra en souriant le temps du refrain.

Obstinément, Marius filme ses enfants, s'attarde sur sa petite fille sans savoir qu'elle n'a que quelques mois à vivre. Elle meurt le 9 décembre 1937. Une méningite aiguë est venue à bout de ses cinq ans. Sa mère l'a

découverte inerte dans le lit. Son hurlement a empli toute la maison. Germaine – c'est le prénom très démodé de ma grand-mère – voulait appeler mais elle ne pouvait plus, toute sa voix était partie dans son cri. Elle a fait les gestes qu'on se voit faire dans les situations d'alerte maximale. Elle a empoigné Simone, hébétée, sa propre respiration coupée, ânonnant « ce n'est pas possible » tandis que d'un point aveugle de sa conscience, une force adverse répétait « c'est pourtant arrivé ». Son mari a surgi et ils ont été obligés de constater ensemble ce qu'ils ne pouvaient admettre l'un sans l'autre. Leur fillette était morte. Le médecin venu deux jours avant n'aurait rien pu faire de toute façon s'il avait diagnostiqué la maladie.

Germaine est née avec le siècle. Elle a trente-sept ans au décès de sa fille. Marius en a trente-quatre. Du haut de ses onze ans, Henri assiste au désastre. Sa petite sœur n'est plus là et rien ne sera comme avant. Il est abasourdi tout en ayant encore l'énergie de vivre, de courir, de grandir. À quoi rêve-t-on quand on a onze ans ? Le voilà seul entre ses deux parents effondrés. Heureusement, il y a les cousins, les copains, la rue, la plage. Les tantes, les oncles, les grands-parents qui se disent qu'il faut essayer de protéger ce gamin dont la mine résignée fend le cœur. Ils se le disent en passant, l'époque n'est pas à la psychologie infantile et chaque famille a ses décès scandaleux. Cela n'empêche pas d'être brisé à vie.

Henri voit son père anéanti et sa mère, oh, sa mère qu'il vénère, il la voit pâlir, s'absenter, se refermer. Il la voit

s'abandonner au chagrin, et chaque matin, se réveiller avec une pierre dans la poitrine. Affrontant la même angoisse d'une nuit à l'autre car Simone meurt tous les matins. Germaine somnole, traîne dans les limbes de sa conscience, flotte entre songes et réalité, et quand par miracle, elle sombre complètement, ses rêves la ramènent à la catastrophe. Elle se réveille et c'est pire que dans son cauchemar. Simone, une fois de plus, quitte ce monde. C'était une enfant drôle, curieuse de tout, posant des questions sans arrêt – et elle n'est plus. On ne l'entendra plus chanter Tino Rossi avec sa capacité précoce à mémoriser les refrains. On ne verra plus sa frimousse de poulbot, son expression de gamine des faubourgs. Elle ne grandira pas.

Combien de temps faudra-t-il pour que la souffrance soit moins aiguë? Combien d'années pour arriver à se lever sans cette épée qui transperce?

Après les pleurs, la commotion familiale, le petit cercueil, la maison plonge dans le silence. Henri fait ce qu'il peut, non pour consoler sa mère mais pour être à son côté sans peser, pour être là, prendre sa part du fardeau; puis arrive un moment où il la laisse à sa peine. Il ne pense qu'à s'échapper. Il rejoint les cousins, les camarades de classe, il poursuit sa scolarité, plutôt mal, et parfois, il oublie. Il oublie que Simone n'est plus. Il évacue le chagrin de sa mère, celui de son père. Pas longtemps bien sûr. De toute façon, quand il rentre, l'immobilité du lieu l'ensevelit. L'atmosphère s'est figée au point que pour avancer, il doit lutter. Il se dit qu'il aurait mieux fait de disparaître à la place de sa sœur. Que ses parents seraient sans doute

moins tristes si c'était lui qui était parti. Parfois, il les entend parler à voix basse. C'est comme s'ils avaient peur de réveiller quelque chose qui serait plus dévastateur que ce vide sidéral, l'absence de la petite, à jamais cadette et benjamine.

Comment, pourquoi? Ils n'ont pas de réponse. Rien ne peut apaiser leur deuil, soulager leur culpabilité. Ils se flagellent. Et s'ils avaient appelé le médecin plus tôt, aux premiers signes? Et si elle n'était pas sortie le jour où elle avait mal à la tête? Et si, et si, et si? Marius ressassait toutes les hypothèses. Essaie d'isoler le moment où. Le moment où le destin de sa fille a basculé. Il en veut à tout le monde et à Dieu en particulier. Germaine aussi en veut à Dieu, elle qui était croyante, élevée dans l'amour céleste. Elle aimait les églises, leur recueillement, la fraîcheur descendue de la voûte, les encens, la sourde mélodie des orgues, elle s'agenouillait volontiers pour prier. À présent, elle est prise de rage devant le moindre crucifix. Mais elle ne le dit pas. Il est où, votre Dieu? a demandé Marius à l'un de ses beaux-frères qui tentait de le consoler. Elle a détourné les yeux. La douleur de son époux est la pire chose qu'elle ait à affronter. C'est pourquoi, la plupart du temps, ils demeurent silencieux. Ils se taisent et accueillent les condoléances tête haute.

Elle revoit l'église où elle a épousé Marius. Elle revoit l'autel devant lequel ils ont prêté serment.

Ils se sont mariés le 18 avril 1925. Des grandes orgues s'élevait la Toccata en ré mineur de Bach, splendide,

trionphante. Elle y tenait. Elle voulait une musique de cathédrale pour un mariage d'amour. Une rencontre dans un jardin. Un coup de foudre. Marius venait d'être engagé dans une filiale de la Banque de France, la Banque d'Algérie, et il avait accepté d'accompagner un de ses collègues à un rendez-vous galant, promenade de Létang, au-dessus du port. Il avait pour mission de faire diversion de façon que son ami puisse se retrouver seul avec sa fiancée. Germaine, de son côté, était censée tenir le bras de sa sœur aînée, Blanchette, qui n'osait pas affronter seule le garçon qui l'avait invitée. Autrement dit, ils étaient là, tous les deux, pour tenir la chandelle. Côte à côte dans la végétation du Château-Neuf, suspendus devant la mer, escortant un couple dont, peu à peu, ils ont cessé de se soucier.

Marius qui venait pour faire plaisir à son copain est tombé sous le charme de cette jeune fille aux yeux bleus, fine, élégante, à la conversation fournie. Elle lui a parlé des écrivains qu'elle aimait, des romans qu'elle dévorait, et lui qui lit peu de fictions, préférant les journaux et les ouvrages de botanique, l'a écoutée patiemment en se disant qu'elle était ravissante.

Il la regarde marcher, puis gravir les escaliers. Il ne sait pas lui-même qu'il est en train de tomber amoureux. Il se met à lui désigner les arbres en les nommant. Ficus, belombras, magnolias. Qu'est-ce qui lui prend? Il est si peu cuistre d'habitude! La balade sent la terre fraîche et le poivre. Il en émane l'odeur du paradis terrestre. Germaine, elle, a un parfum de jasmin. Il s'en veut de n'avoir pas mieux soigné sa tenue, il a enfilé un polo gris et un

pantalon de toile à l'aspect douteux, fatigué aux genoux. Ses chaussures aussi, ont l'air au bout du rouleau. Il ne les a pas cirées avant de sortir. Il se rassure en pensant qu'elle ne s'arrêtera pas à ça.

Deux mois plus tard, ils jurent de s'aimer toujours.

Ils s'installent dans le quartier d'Eckmühl, à deux pas des arènes et du premier bataillon de Zouaves. Ils y ont fait construire une maison grâce à une aide au logement dont le blason en forme d'étoile est gravé au fronton. Ils vivent à l'étage. Yvonne, la plus jeune sœur de Germaine, et son mari que tout le monde appelle Chouchou en dessous. Les beaux-parents de Marius, Blanche et Victor, habitent en face, à l'angle de l'avenue du Docteur-Cauquil et de la rue d'Angleterre. La cohabitation est harmonieuse même si la tribu pèse sur Marius qui se tait, trop soucieux de plaire à sa femme. Par moment, pourtant, il s'agace, éclate en de terribles colères. Puis il s'en veut, se rencogne, va jardiner, le nez dans les fleurs pour se calmer.

Dehors, il se sent chez lui, arpente son petit domaine. Des allées bordées d'eucalyptus mènent à un banc dont le dossier est tapissé d'azulejos. Au centre, un bougainvillier, des hibiscus et des lauriers roses dont les couleurs semblent d'une insolente vitalité sous le cagnard.

C'est dans ce jardin que Marius, dix ans après son mariage, étrenne sa caméra. Le bonheur des débuts est encore intact, une sorte d'innocence flotte au long de cette séquence où Simone regarde ses parents hors champ. Le film a vieilli, les images ont pâli, certains plans sont devenus invisibles, jaunâtres, la lumière les a grillés et

Sophie Avon

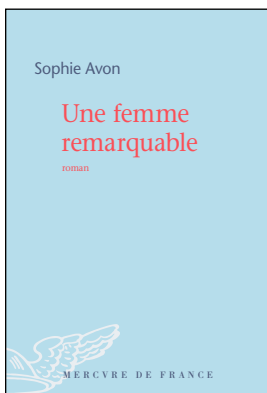
Une femme remarquable

Ma grand-mère a beau se transformer en personnage de roman, elle a néanmoins traversé les aventures que je lui prête. Les faits sont là. Le reste est en mon pouvoir, je me glisse dans le cœur de Mime qui se soigne avec les mots. Les femmes de ma famille sont infirmières ou institutrices, elles ont foi en l'utilité de leur métier. Éducation et santé : les deux ressources d'un pays qui va de Dunkerque à Tamanrasset.

1925. Dans l'écho joyeux des Années folles, Mime et Marius sont jeunes et amoureux. Ils ont tout pour être heureux. Très vite, Henri vient au monde, puis Simone. Lorsque la petite fille meurt brutalement, le couple est terrassé. La douleur hantera Mime toute son existence. Mais en dépit du chagrin, elle avancera coûte que coûte, traversant les années quarante, les aléas de son mariage, les rêves entrevus, et cette guerre mondiale qui jusqu'en Algérie saccage, épuise, affame.

Fresque des années trente aux années cinquante, le roman de Sophie Avon raconte une Algérie lumineuse et l'itinéraire d'une femme forte, figure émouvante d'une mythologie familiale.

Sophie Avon est critique de cinéma au journal *Sud-Ouest* ainsi qu'à l'émission *Le Masque et la Plume*. Elle est l'auteure de nombreux romans, notamment *Le vent se lève* et *La petite famille*.



Une femme remarquable
Sophie Avon

Cette édition électronique du livre
Une femme remarquable de Sophie Avon
a été réalisée le 3 juin 2021
par les Éditions Mercure de France.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715257429 - Numéro d'édition : 396214)

Code Sodis : U38920 - ISBN : 9782715257436
Numéro d'édition : 396215.